Palat LII 153 (2)

CLÉMENTINE ET DÉSORMES,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

PAR M. MONVEL.

Représenté par les Comédiens Français, le Jeudi 14 Décembre 1780.

A MARSEILLE;

Chez JEAN MOSSY, Imprimeur-Libraire, à la Canebière.

1798.

ACTEURS.

M. DE SIRVAN,	M. Vanhove.
VALVILLE, *fils de M. de Sirvan*,	M. Monvel.
M. DE FRANVAL, *père*,	M. Brisard.
FRANVAL, *fils*,	M. Fleuri.
DESORMES, *Intendant de M. de Sirvan*,	M. Molé.
SAINT-GERMAIN, *vieux Domestique attaché à Valville*,	M. Auger.
CHARLES, LOUIS, *Domestiques de M. de Sirvan.*	M. Dugazon. / M. Dazincourt.
DEUX FERMIERS,	M. Belmont. / M. Marsy.
CLÉMENTINE, *fille de M. de Sirvan*,	Mlle. Doligni.
JULIE, *femme d'un certain âge, attachée à Clémentine.*	Mad. Préville.

DOMESTIQUES DE LA MAISON.
LA MARÉCHAUSSÉE.

La Scène se passe au Château de M. de Sirvan, à un quart-de-lieu d'une petite Ville de Province.

CLÉMENTINE
ET
DÉSORMES,
DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un appartement élégamment meublé. A droite, est une porte qui conduit chez Clémentine ; à gauche, est l'appartement destiné à M. de Franval ; au fond, une porte à deux battans, par où l'on va chez M. de Sirvan. Un secrétaire est sur le Théâtre, à la droite des Acteurs. Il est entre six et sept heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉSORMES, *seul, et placé contre le secrétaire.*

QUE j'ai bien peu de tête à ce que je fais ! (*Il reste un moment les deux coudes appuyés sur le bureau, et le visage caché par ses mains ; après un profond soupir, il dit :*) Il le faut.... c'est une nécessité.... oui, Clémentine, il faut vous fuir... Clémentine ! il faut renoncer à vous pour jamais ! (*Il reprend sa plume.*) Continuons... tout cela est en règle, on n'aura rien à me reprocher... mais, moi ! moi ! (*en jettant sur le bureau la plume qu'il tenait.*) Ah ! malheureux ! ne devais-tu pas te connaître ? Toi que l'infortune poursuit dès le berceau, était-ce à toi ?... Non.. non... mon cœur s'est trouvé engagé, entraîné... je ne m'en appercevais pas. J'ai réfléchi, il n'était plus temps... (*après un silence, vivement, et en se levant.*) Il l'est encore, en fuyant cette maison, de lui rendre la paix que j'en ai bannie... et quel serait mon espoir, en restant en ces lieux ? d'armer une jeune personne contre tous ses devoirs ; de la rendre rebelle aux ordres de son

père ; d'achever de me perdre, et de la perdre elle-même, en nourrissant l'erreur qui nous avait séduits ; de l'arracher des bras paternels, et d'associer son destin au sort d'un malheureux, qui, tout innocent qu'il est, n'en est pas moins traité comme un coupable, que sa famille a rejetté de son sein, que son propre père a chassé loin de lui, que ses amis ont oublié, et pour qui la douleur est devenue un sentiment d'habitude.... fuyons..., je le dois... ô mon père !... que de reproches vous avez à vous faire ! (*Il serre plusieurs papiers.*) Partons... ma liberté m'appartient... et mon cœur !... Le sacrifice est affreux !.. mais, je le dois à l'honneur.

SCÈNE II.

JULIE, DÉSORMES.

JULIE, *tristement.*

Monsieur Désormes, mademoiselle demande si vous pouvez passer un instant dans son appartement.... Ah ! monsieur !...

DÉSORMES, *avec inquiétude.*

Qu'est-ce, Julie ?

JULIE.

Clémentine ! elle est dans un désespoir !... ah ! votre cœur en serait déchiré.

DÉSORMES.

Hélas !

JULIE.

Son père sort de chez elle....

DÉSORMES.

Eh bien !

JULIE.

Il lui vient d'annoncer l'arrivée de son époux futur... le père du jeune homme arrive aujourd'hui même.

DÉSORMES, *d'une voix étouffée.*

Oui, ce soir, je le sais... (*il regarde à sa montre.*) Il est sept heures... dans une heure il sera ici... le fils n'arrivera que demain.

JULIE.

Monsieur de Sirvan a quitté Clémentine, pour aller au-devant de son ancien ami... les larmes de sa fille, ses raisons contre un hymen qu'elle abhorre, ses prières, son désespoir, n'ont pu le fléchir... il n'est plus d'espérance, et vous voilà séparés sans retour.

DÉSORMES, *avec un profond soupir.*

Sans retour !

JULIE.

Je l'avais bien prévu... lorsque je m'apperçus de votre amour, ma raison m'avertit mille fois des dangers qui vous menaçaient. Etat, fortune, naissance, tout vous disait que vous ne pouviez prétendre à Clémentine, tout devait l'armer contre vous, tout me faisait un devoir de trahir votre secret... je l'ai gardé : ma tendresse pour cet enfant que j'ai élevé, ses larmes, vos instances, l'estime que vous m'avez inspirée, mon amitié pour vous... tout m'a fait illusion. Vous vous nourrissiez d'espoir, j'embrassais une chimère qui vous promettait le bonheur.... l'événement a tout détruit ; il m'éclaire bien tard sur ma faute... je me la reprocherai toujours : vous et Clémentine devez me la reprocher sans cesse ; un mot vous arrêtait sur le bord de l'abîme, et s'il s'est ouvert sous vos pas, c'est ma seule faiblesse qu'il en faut accuser.

DESORMES.

Julie, je vous l'ai dit, je suis d'un rang à prétendre à Clémentine... Si le destin se fût montré moins ardent à me persécuter, elle n'eût jamais rougi de porter le nom de mon épouse.... je ne puis m'expliquer davantage.... mais vous avez raison.... tout nous sépare... je subirai mon sort.... et sait-on, à présent quel est celui qui vient recevoir sa main ?

JULIE.

C'est encore un mystère. Tout ce que j'ai pu pénétrer, tout ce qu'a pu jusqu'à ce jour démêler ma maîtresse, c'est qu'il est fils d'un Président au Parlement de Grenoble.

DÉSORMES.

(*Vivement.*) De Grenoble, dites-vous !.. (*à part.*) Je serais reconnu... fuyons ; il n'y a point à balancer.

JULIE.

Comment !

DÉSORMES, *avec trouble.*

Julie..... allez retrouver votre maîtresse.... dites-lui... que j'aurai l'honneur de lui parler.

JULIE.

Ah ! monsieur, je crains bien que l'issue de cet événement ne soit funeste pour elle. Vous connaissez M. de Sirvan, il aime et sa fille et son fils ; mais il est violent : dans le moment de sa colère, il ne connaît plus rien, il accable ; ses écarts ne sont pas long, à la vérité, mais les premiers instans sont affreux.

DÉSORMES.

Il est violent, je le sais, mais il est bon ; il porte un

cœur sensible.... Julie.... n'abandonnez pas Clémentine ; elle a besoin de consolation.

JULIE.

Vous pouvez tout sur son cœur. C'est à son bonheur que vous devez le sacrifice d'un amour qui ne peut être, pour tous deux, qu'une source éternelle de chagrins ; parlez-lui... représentez-lui.... mais je vous connais ; mais vœux seront remplis, puisque c'est votre prolité que j'implore, et que c'est d'elle seule que je puis tout obtenir.

DÉSORMES, *avec fermeté, mais avec un soupir.*

Je ferai mon devoir.

SCÈNE III.

DÉSORMES, *seul.*

Il a les bras croisés, et son visage doit peindre le trouble de son ame. Il reste un moment immobile, il va se jetter ensuite sur un siège. Son silence n'est interrompu que par quelques soupirs étouffés, et se levant avec vivacité :

Je ne serai point témoin du bonheur de mon rival... cette idée est affreuse ! Quel est-il ? quel est ce fortuné mortel, qui m'enlève tout ce que j'aime, tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir ? Grenoble l'a vu naître... son père le conduit ici.... son père l'aime sans doute ! il veut le bonheur de son fils, puisqu'il a demandé pour lui Clémentine, puisqu'il lui donne pour épouse tout ce que la nature a formé de plus parfait ! Ah, mon père ! sans votre aveuglement, sans votre faiblesse pour une marâtre cruelle, j'aurais pu, comme ce jeune homme, prétendre à la félicité ! vous auriez pu prévenir mon rival ! j'aurais reçu de vos mains Clémentine ! vous m'auriez donné plus que la vie, en obtenant, pour votre fils, un bien sans lequel il n'est plus, il ne sera plus de bonheur pour lui. Ah ! mon père, quelle différence ! Vous m'avez accablé du poids de votre malédiction ! vous m'avez banni, chassez loin de vos yeux.... le malheur est tout mon partage ; les larmes, le désespoir, voilà mon avenir ! ô Dieu ! donne moi la force... j'en ai besoin. Grand Dieu ! ne m'abandonne pas.... Si ta voix, qui parle à mon cœur, n'eût pas cent fois arrêté mon bras désespéré.... je ne serais plus, je ne souffrirais plus ! N'ai-je donc reçu la vie que comme un fléau de ta colère, et ne me défends-tu d'en sortir que pour en perpétuer les tourmens ?

SCÈNE IV.

DÉSORMES, LOUIS.

LOUIS.

Monsieur Désormes, voilà les Fermiers qui apportent de l'argent. (*Désormes est appuyé sur le dossier d'une chaise ; il est absorbé dans ses réflexions ; il ne voit, n'entend rien ; Louis lui crie à l'oreille :* Monsieur....

DESORMES, *distrait.*

Plaît-il ?

LOUIS.

(*A part.*) Comme il a l'air agité... (*haut.*) Ce sont ces fermiers qui ont eut ordre d'apporter de l'argent.

DESORMES.

(*Avec agitation.*) Oui... Eh bien... puisqu'ils sont-là... (*revenant à lui.*) faites-les entrer, je vais les recevoir.... (*à part.*) Tâchons de surmonter mon trouble.

LOUIS, *l'observant, et à part.*

Ce garçon-là, depuis quelque temps, a je ne sais quoi dans la tête... (*Il fait quelque pas pour sortir, et revient*) monsieur saurait-il si M. de Valville est rentré ? son père le demande.

DESORMES, *avec distraction.*

Qui, Valville ?... le frère de Clémentine ?

LOUIS.

Oui, le frère de mademoiselle... (*à part.*) Mais, à quoi pense-t-il donc ?

DESORMES, *toujours préocupé.*

Je ne l'ai pas vu de la soirée.

LOUIS.

Comme ce château n'est qu'à un quart de lieue de la ville, et que probablement il y est allé, il pourra être de retour pour souper. (*voyant que Désormes ne lui répond pas.*) Oh, il y a du dérangement dans ce cerveau-là... (*aux fermiers*) Entrez, messieurs, entrez : M. Désormes va vous expédier.

(*Il sort en regardant Désormes, et en témoignant la surprise où il est de ses distractions*).

SCÈNE V.

DÉSORMES, DEUX FERMIERS.

LE PREMIER FERMIER.

Votre serviteur, M. Désormes ; nous vous avons sûrement fait attendre ; mais ce n'est qu'hier que nous avons reçu votre lettre.

DÉSORMES.

Ce n'est aussi que d'hier, mes amis, que j'ai sû de M. de Sirvan le besoin qu'il avait de la somme que je vous ai demandée de sa part.

LE SECOND FERMIER.

La voilà, que nous apportons.

DÉSORMES.

C'est cinq mille francs pour vous, je crois.

LE PREMIER FERMIER.

Et sept que je tiens, c'est le compte. M. Désormes, nous aurions eu besoin d'une remise, ou du moins, de quelque délai; l'année n'a pas été bonne.

LE SECOND FERMIER.

Sans des amis, nous aurions été bien en peine.

DÉSORMES.

Soyez persuadés que s'il eût dépendu de moi, vous eussiez obtenu du temps.

LE PREMIER FERMIER.

Oh! nous le savons bien; vous êtes bon, compatissant; si vous êtes jamais riche, et si vous avez des terres, heureux ceux qui seront vos fermiers! Vous entrerez dans leurs peines; tous les événemens ne vous seront pas égaux; vous sentirez que le travail est toujours le même, que la terre est toujours trempée de notre sueur, mais qu'elle trahit bien souvent nos espérances; vous n'exigerez pas de ceux qui la mettent en valeur, de vous donner beaucoup, quand ils n'auront rien reçu.... Vous serez leur père, et ils vous béniront. Que tous les gens riches ne vous ressemblent-ils!

DÉSORMES.

Je vous remercie, mes amis; mais c'est le portrait de M. de Sirvan que vous venez de faire; malheureusement pour vous il ne pouvait se passer de cet argent: il ne doit pas lui rester; c'est pour en obliger un ami.

LE SECOND FERMIER.

En ce cas-là, je n'ai plus de regret.

DÉSORMES, *tout en leur parlant dans le courant de la scène, a fait leurs quittances, et les leurs présente.*

Voilà votre quittance... Oui, c'est celle-ci.... Voilà la vôtre.

LE PREMIER FERMIER.

Grand merci.

LE SECOND FERMIER.

En voilà pour quelque temps!

DÉSORMES.

Vous ne repartirez pas ce soir?

LE SECOND FERMIER.

LE SECOND FERMIER.

Non pas ; il est nuit close... demain, à la pointe du jour.

LE PREMIER FERMIER.

Mais nous vous arrêtons ; vous avez peut-être des affaires ? Adieu, M. Désormes.

LE SECOND FERMIER.

Nous nous recommandons à vous.

DESORMES.

Adieu, mes bons amis, portez-vous bien.

SCÈNE VI.

DÉSORMES, *seul.*

Il laisse les sacs sur le secrétaire ouvert, et il dit, après un moment de réflexion :

Je n'irai point parler à mademoiselle de Sirvan... elle ignore que je dois partir cette nuit... aurais-je la force de lui cacher !... non : elle lirait dans mes yeux, dans mon cœur... et sa douleur, ses larmes... Je n'irai point lui parler... j'acheverais de me perdre... Cet écrit l'instruira de ce que ma bouche ne pourrait jamais lui dire ; je ne verrai point ses pleurs... Elle ne sera pas témoin de mon désespoir. On vient... (*Il apperçoit Clémentine, se lève vivement.*) C'est elle.... (*Avec une joie involontaire.*) Je la verrai donc encore une fois !

SCÈNE VII.

CLÉMENTINE, DÉSORMES.

DESORMES.

Il va au-devant d'elle ; elle verse de larmes, et détourne la tête pour les cacher à Désormes.

Clémentine ! grand Dieu ! quel état est le vôtre ! Au nom du Ciel, calmez-vous, votre douleur m'accable.

CLÉMENTINE, *après s'être assise.*

Ah ! Désormes ! vous m'abandonnez... vous me laissez seule, et livrée à ma peine mortelle.. vous souffrez que l'on me sacrifie... et vous m'avez dit que vous étiez d'un rang à pouvoir prétendre à ma main.

DESORMES.

Je suis né d'un père qui tient un état distingué dans une des premières villes du Royaume : mon sang est noble ; le nom de mes aïeux, connu peut-être avec quelque avantage... mais je n'en suis pas plus heureux.

CLEMENTINE.

Pourquoi m'avoir toujours caché l'origine de vos peines ?

Pourquoi ne vous être point ouvert à mon père ? il eût pu vous servir.

DÉSORMES.

J'ai dû me taire, souffrir en silence, et ne point révéler un secret dont la connaissance eût fait rougir celui de qui j'ai reçu le jour. Une belle-mère a causé toute mon infortune... mon père l'adorait ; il me sacrifia à sa tranquillité personnelle ; je n'eus d'autres torts que des inconséquences pardonnables à ma jeunesse. Ma belle-mère, pour avancer un fils, unique fruit de son mariage, empoisonna ma conduite aux yeux de son époux. Il la crut. Trop fier pour savoir fléchir, je défendi mon innocence et mes droits, sans doute avec trop de chaleur : on me supposa les plus affreux desseins ; il n'est point d'horreur que l'on ne m'imputât. Mon père, excité par les conseils de sa femme, obsédé sans cesse, et perpétuellement aigri, me bannit de sa présence, et m'accabla de sa malédiction.

CLÉMENTINE.

Quelle rigueur dans un père.

DÉSORMES.

J'apprends, par des voies indirectes, que l'on se propose de m'enlever ma liberté, je fuis loin des lieux qui m'ont vu naître. Après avoir long-temps erré, j'arrive enfin dans ce séjour ; je vous vois, je vous adore, et tous mes maux sont oubliés. L'état d'Intendant, cet état, si peu conforme à ma naissance, s'ennoblit à mes yeux, dès qu'il me rapproche de vous. Présenté à M. de Sirvan par un vieux militaire, qui me connaissait assez pour répondre de moi, votre père accepte mes services... et j'ai vainement espéré de la fortune et du temps une révolution qui me permît d'aspirer à votre main.

CLÉMENTINE.

Mais, pourquoi n'avoir pas cherché les moyens de vous justifier aux yeux de votre père ?

DÉSORMES.

Mes lettres ont été interceptées ; les démarches de mes amis toutes infructueuses ; le découragement m'a pris ; je n'ai plus fait de tentatives ; depuis sept ans, je n'ai rien appris de ma famille ; il y en a bientôt onze qu'elle m'a rejetté de son sein.

CLÉMENTINE.

Malheureux ! avec tant de vertus !

DÉSORMES.

Si la vertu n'était pas elle-même sa récompense, que servirait d'être vertueux ?... Votre douleur seule est un tourment qui surpasse mes forces. Me pardonnerez-vous de vous avoir causé des chagrins ?...

CLÉMENTINE.

Qui ne finiront qu'avec ma vie... Mais je ne vous accuse point.

DÉSORMES.

Ah ! par pitié, ne déchirez pas mon cœur.... (*avec effort.*) Vous ne serez jamais à moi, je ne puis être à vous.

CLÉMENTINE.

Et c'est vous qui me le dites !... vous, cruel !... vous avez raison. Répétez-moi que je ne serai jamais à vous... Mais quelle erreur nous avait donc séduits ? Ne devions-nous pas prévoir ?.... Ah ! je ne vous reproche rien ; mon cœur a prévenu le vôtre : c'est moi qui suis coupable.... mon père l'a prononcé. Dans trois jours.... Désormes, j'ai besoin d'un ami qui me tende une main secourable : c'est vous que j'implore ; rappellez ma raison qui s'égare ; soyez mon protecteur, mon appui... donnez-moi des armes contre vous-même ! Je ne puis être à vous, guérissez mon cœur d'un amour qui faisait ma félicité ; parlez, je n'espère qu'en vous ; c'est à Désormes de me rappeller à moi-même ; c'est à son courage de me rendre le mien.

DÉSORMES, *avec l'effort le plus pénible.*

Clémentine !... l'absence, le temps, les réflexions changeront en vous des sentimens que le devoir tournera vers un autre. Chaque jour ajoutera à vos efforts ; vous en verrez le succès ; vous vous en applaudirez, et la raison hâtera la victoire.

CLÉMENTINE, *le regardant fixement.*

Puisque vous croyez que le temps triomphera de ma tendresse, le temps éteindra donc votre amour ?

DÉSORMES, *emporté par la passion.*

Moi, cesser de vous aimer ! jamais ! (*revenant à lui.*) Mais je m'oublie... Mademoiselle, dans trois jours un autre aura des droits sur votre cœur.

CLÉMENTINE, *vivement.*

Des droits ! en est-ce un, que la violence ?

DESORMES.

Non, l'ame est libre ; mais elle doit immoler sa liberté à des devoirs de convention, quand ces devoirs intéressent le bonheur de la société. Surmonter ses passions est son emploi continuel ; elle le doit, elle le peut. Si l'effort est pénible, ah ! qu'il est doux de se dire : je suis environné d'êtres dont la félicité est en moi ; il m'en a coûté pour la leur procurer ; mais j'ai combattu, j'ai triomphé, ils sont heureux ; et leur bonheur est mon ouvrage. Voilà ce que dira mademoiselle de Sirvan

en voyant son époux, ses enfans, son père, elle sera tranquille, se souviendra de moi, et ne s'en souviendra jamais qu'avec un sentiment d'estime.

CLEMENTINE.

Ah ! mon ami, vous n'avez point réussi... vous avez ajouté à l'opinion que j'avais de vous, et vous n'avez point affoibli mon amour.

DÉSORMES.

Mademoiselle...

CLÉMENTINE, *avec un effort marqué.*

Je ferai tout pour me vaincre... Je désespère d'y parvenir... mais j'emploierai tous mes efforts... (*avec le plus tendre intérêt.*) Et vous ? vous ! que deviendrez-vous ?

DÉSORMES.

Il est toujours à l'honnête homme des voies permises pour échapper à l'indigence. La guerre est allumée ; j'ai déjà servi, je servirai ; je sais que la fortune qu'on fait par le métier des armes est lente, et quelquefois plus brillante que solide ; je sais que le courage est souvent oublié ; mais il est beau de servir sa patrie, dût-on même un jour avoir à la taxer d'ingratitude.

CLÉMENTINE.

Eh bien, éloignez-vous, fuyez-moi, servez votre pays, mais ménagez vos jours ; ils me seront toujours chers ! souvenez-vous de Clémentine, qui ne vous oubliera jamais... Adieu, Désormes, adieu... Votre rang est égal au mien ; l'hymen aurait pu nous unir, un père aveuglé vous accable... Bientôt nous ne nous verrons plus ; je vous aime...et je serai l'épouse d'un autre.

Elle s'éloigne lentement, toujours en regardant Désormes. Il la suit tristement des yeux ; ils font tous deux un geste qui témoigne leur désespoir, et Clémentine rentre dans son appartement.

SCÈNE VIII.

DÉSORMES, *seul.*

O vertu ! ô devoir ! êtes-vous satisfaits ? le sacrifice est-il assez entier ? c'en est donc fait, et je viens de lui dire un éternel adieu. Remettons cette lettre à Julie.... elle la rendra à mademoiselle de Sirvan quand je ne serai plus ici... hélas ! cette nuit je n'y serai plus... C'est pour la dernière fois, Clémentine, que vous entendrez parler du malheureux Désormes Mes comptes sont en règle, et je puis maintenant... Une voiture entre dans la cour.... serait-ce déjà... (*Il va vers la fenêtre.*) Une chaise de poste !.. Il n'est donc plus d'espoir.... C'est le père de l'époux futur de Clémentine .... partons sans

différer... Mai , j'oubliais... ah! fuyons , et ne nous exposons pas à des questions... mes effets me seront rendus.. que mon repos, que celui de Clémentine n'est-il aussi assuré !... portons cet argent à ma caisse, et renvoyons-en la clef à M. de Sirvan lorsque....

SCENE IX.

DÉSORMES, JULIE.

JULIE.

Le Président arrive , il descend de voiture. Voilà l'appartement que monsieur lui destine ; il peut s'y rendre dans un instant... vous le verrez... vous saurez..

DÉSORMES.

(*Il était debout devant son bureau ouvert quand Julie est entrée. Il avait deux sacs d'argent sur un bras , et s'apprêtait à en prendre deux autres , lorsque , écoutant Julie , et cédant à ses craintes , il rejette les sacs dans le secrétaire , le pousse sans le fermer , y laisse la clef ; et tout plein de son trouble , il dit à Julie , en lui présentant la lettre qu'il vient d'écrire :*)

Ah ! Dieu ! non... je ne puis... Julie... faites-moi l'amitié de rendre cette lettre à mademoiselle de Sirvan.

JULIE.

De votre part ?

DÉSORMES.

Oui.

JULIE.

A l'instant même ?

DÉSORMES, *avec le plus grand trouble.*

Non, non... ah ! Julie ! je vous le demande en grace... ce soir... cette nuit... ne la lui rendez que demain.

JULIE.

Demain , soit.

DÉSORMES, *d'une voix étouffée.*

Adieu , Julie.

JULIE.

Quoi ! l'on ne vous reverra point ?

DÉSORMES, *d'une voix coupée par les sanglots.*

Ne la quittez pas... ayez pitié d'elle... consolez-la... je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi.. dites-lui... qu'elle ne sortira jamais un moment de mon cœur... que jusqu'à la mort... ah ! Julie !... Adieu.. mes pleurs vous disent trop... mais je le dois... Adieu.

SCÈNE X.

JULIE, *seule.*

Ah ! malheureuse Clémentine ! ses larmes m'ont tout appris... ils ne se verront plus.

SCÈNE XI.

JULIE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN.

Où donc est M. de Valville, Julie? son père le demande depuis une heure.

JULIE.

Je ne sais pas. Voilà plusieurs fois qu'il ne rentre que bien avant dans la nuit... cela ne lui était pas ordinaire. Votre maître se dérange, Saint-Germain.

SAINT-GERMAIN.

Si M. de Sirvan le savait, inflexible comme il est, cela ferait un beau bruit... n'en parlez pas... c'est peut-être quelque folie de jeunesse... Que diable aussi, voilà ce que c'est que de ne pas donner aux jeunes gens une honnête liberté... l'excès de sévérité leur est aussi nuisible, que la trop grande indulgence.

JULIE.

Que lui veut M. de Sirvan?

SAINT-GERMAIN.

Il doit partir à cinq heures du matin avec moi, pour aller au-devant de son futur beau-frère, M. de Franval le fils... car on sait enfin le nom de cet époux, si long-temps inconnu. Une affaire d'honneur l'avait obligé de se cacher ; elle vient d'être accommodée, et tout mystère est désormais inutile... mais la cloche vient de sonner, on va se mettre à table... Jusqu'au revoir, Julie.

JULIE.

Adieu, Saint-Germain. (*seule.*) Courons vers ma maîtresse, ménageons son cœur sensible et malheureux, et préparons-la par degrès, au coup affreux que je dois lui porter.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉMENTINE, JULIE.

JULIE.

EH quoi! vous me fuyez!

CLÉMENTINE, *en pleurant.*

Ah! laissez-moi... laissez-moi.

JULIE.

Tout le monde à table s'est apperçu de votre douleur.: Que voulez-vous que l'on pense?

CLÉMENTINE.

Que m'importent l'opinion, les jugemens... on me sacrifie... on déchire mon cœur... et l'on me défendrait les larmes !

JULIE.

Mais, vous succomberez à cet état violent.

CLEMENTINE, *avec l'accent de la plus profonde douleur.*

Que je meure !... ah ! que je meure !

JULIE.

Clémentine, vivez pour ceux qui vous aiment; vivez pour Julie, à qui vous êtes si chère, qui a pris soin de votre enfance, qui vous regarde comme sa fille, qui sacrifierait pour vous sa vie.... Ne suis je donc plus celle à qui vous avez donné si souvent le tendre nom de mère, que vous avez honoré de ce titre depuis l'instant où la mort vous enleva la vôtre !.... Clémentine, est-ce là ma récompense ? et pour prix de mes soins, me réduisez-vous au plus affreux désespoir ?

CLEMENTINE, *l'embrassant avec tendresse.*

Mon amie ! ma tendre amie ! (*d'une voix basse, et avec timidité.*) Il n'a pas soupé ici ? Vous ne savez pas où il est ?

JULIE.

Non.

CLEMENTINE.

Lui avez-vous parlé, Julie ?

(*Toutes ces questions, du ton d'une personne qui tremble d'apprendre ce dont elle brûle d'être éclaircie.*)

JULIE.

Oui, mademoiselle.

CLEMENTINE.

Il ne vous a pas dit où il allait ?

JULIE.

Je ne m'en suis pas informée.

CLEMENTINE.

Il ne serait point déjà parti ?

JULIE.

Je ne crois pas.

CLEMENTINE, *après un silence, pendant lequel elle observe Julie d'un œil fixe, et avec le plus grand désespoir.*

Ah ! Julie ! je ne le verrai plus !

(*Elle se jette dans les bras de Julie, qui la presse avec tendresse.*)

JULIE.

Mademoiselle....

CLEMENTINE. *Sa raison commence à s'égarer.*

On veut que j'épouse monsieur de Franval.... il

arrive demain ; dans trois jours on exigera de le suivre à l'autel...

JULIE.

Il faut vous y résoudre.

CLEMENTINE, *avec éclat.*

Jamais ! jamais !... Je suis désespérée ! (*plus doucement.*) Désormes m'avait calmée .. la vertu a tant d'ascendant sur une ame vertueuse !.... et la mienne n'a rien à se repprocher. (*après un silence, et de l'air le plus sombre, en portant la main sur son cœur.*) Je ne sais ce qui se passe à présent dans mon cœur... chaque moment ajoute à mes tourmens.

JULIE.

Calmez-vous, Clémentine ; que la raison ait au moins assez d'empire...

CLEMENTINE, *se levant, et disant avec la plus grande force et le débit le plus rapide :*

Ce M. de Franval, pourquoi vient-il ? qui l'autorise à demander ma main ? l'amour ne lui sert point d'excuse ; je ne le connais pas, il ne m'a jamais vue. Quel droit a-t-il à ma tendresse ? Regarde-t-il mon aveu comme inutile au lien qu'il veut former ? Mes sentimens ne sont-ils donc rien pour sa délicatesse ?... Mais quel est donc ce plaisir barbare d'opprimer un être foible, qui n'a d'autre défense que des prieres et que de larmes ? Pourquoi déchirer un cœur que l'on ne peut attendrir ? Pourquoi traîner à l'autel une infortunée qui atteste la nature entière, qui prend le Ciel à témoin de la violence que l'on fait à sa volonté ? Une femme est-elle donc une malheureuse victime, que l'on croit pouvoir immoler sans pitié ? Notre bonheur n'est-il donc rien pour les hommes ? Sommes-nous des esclaves, et sont-ils des tyrans ?

JULIE.

Le fils de M. de Franval ne voudra point sans doute abuser de l'autorité de votre père, et de l'appui qu'il donne à ses prétentions sur vous. Il est des hommes généreux ; celui-là peut-être est du nombre.

CLEMENTINE, *se calmant un peu.*

Eh bien, je me flatte qu'il aura pitié de mon désespoir, qu'il obtiendra de mon père de rompre, ou au moins de différer un hymen que je n'envisage qu'avec horreur. Mon frère est étroitement lié avec lui, c'est ce qu'il vient de me dire... ils se connaissent dès l'enfance... Hélas ! Valville ignorait que c'était à cet ami si cher que l'on me destinait. Il eût sans doute déjà employé le pouvoir qu'il doit avoir sur lui, pour le dissuader

suader de notre alliance !... Valville me servira : je le prierai, je le conjurerai d'attendrir M. de Franval sur mon sort infortuné... Mon frère est-il encore à table ?

JULIE.

Oui, mademoiselle ; et j'ai cru lui voir un air bien triste.

CLÉMENTINE.

Mon père est si sévère... malgré la bonté de son cœur et sa tendresse pour nous, il a quelquefois des emportemens si cruels... sa violence est si terrible, qu'il nous a toujours inspiré plus de crainte que de confiance.... Hélas ! s'il avait eu pitié de sa fille, si mes larmes l'avaient touché, je ne serais pas dans l'état horrible où je me vois ; car je sens bien que mon état est affreux. J'ai reçu du ciel un caractère naturellement enclin à la mélancolie ; née avec un cœur malheureusement trop sensible, les impressions que j'y reçois sont ineffaçables. Vous me connaissez, Julie ; vous savez si le changement est pour moi ; s'il est possible que je voie avec indifférence ce qui fut pour moi l'objet du plus tendre attachement. Jugez si jamais il est possible que j'oublie Désormes, si je puis jamais prétendre à voir un autre le remplacer dans mon cœur, et s'il est en moi de former le plus respectable des liens, quand je brûle à jamais d'un feu dont l'hymen me ferait un crime.

JULIE.

Non, je vous rends justice ; mais vous connaissez l'étendue des devoirs que vous imposent, et le nom de fille, et celui d'épouse que vous allez porter. Vos réflexions, mademoiselle... mais on est sorti de table.... on vient dans cet appartement...

CLÉMENTINE, *avec effroi.*

C'est mon père... j'entends sa voix... je frissonne... elle ne m'a jamais fait une telle impression.

SCÈNE II.

CLÉMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

M. DE SIRVAN.

On n'a point vu M. Désormes... Sait-on où il est ?

JULIE.

Non, monsieur.

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval.*

C'est mon intendant... Vous n'avez pas besoin de cet argent ce soir, demain matin vous aurez toute la somme ; Désormes vous la comptera : il doit en avoir reçu une partie aujourd'hui.

M. de FRANVAL.

Rien ne presse ; demain, après-demain, mon ami ; n'ayez là-dessus aucune inquiétude. Cette acquisition, qui me rapproche de vous, me tient vivement au cœur ; mais quelques jours de retard ne peuvent me la faire manquer. (*s'approchant de Clémentine.*) Qu'avez-vous, mademoiselle ? vous paraissez incommodée.

M. de SIRVAN.

Ce n'est rien, ce n'est rien : rentrez, mademoiselle.

M. de FRANVAL.

Son aspect seul inspire le plus vif intérêt...

(*Clémentine regarde M de Franval d'un œil égaré, fait un geste qui marque le désordre de ses idées ; elle revient à elle, s'approche de son père, à qui elle prend la main avec vivacité, la lui baise, le regarde, soupire et sort avec Julie.*)

SCÈNE III.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

M. de FRANVAL.

Vous ne m'avez pas trompé, mon ami ; Clémentine est charmante, mon fils est doux, il a de bonnes qualités, il rendra votre fille heureuse ; je suis sûr qu'il le sera avec elle.

M. de SIRVAN.

Le changement d'état l'épouvante ; mais Franval est aimable, il rendra ce changement plus doux à supporter.

M. de FRANVAL.

Je me flatte qu'il lui plaira. Obligé d'aller rendre grace au Ministre, et quelque diligence qu'il ait faite, nous n'avons pu tous deux arriver en même-temps ici.

M. de SIRVAN.

J'espère demain avoir le plaisir de l'embrasser ; mais vous êtes fatigué ; liberté toute entière : voilà votre appartement, allez vous reposer.

M. de FRANVAL.

Puisque vous me le permettez, j'agirai sans façon.

M. de SIRVAN.

C'est ici, suivez-moi.

SCÈNE IV.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL, VALVILLE, SAINT-GERMAIN.

M. de SIRVAN.

Saint-Germain, prenez des flambeaux. (*à Valville.*) Monsieur, à cinq heures du matin vous monterez à cheval avec Saint-Germain.. point de paresse, je vous prie.

VALVILLE.

Mon père, j'exécuterai vos ordres.

M. de SIRVAN, *à M. de Franval.*

Venez, mon ami.

M. de FRANVAL, *à Valville.*

Monsieur, je vous salue. (*ils sortent tous deux.*)

Valville lui fait la révérence, et reste seul.

SCÈNE V.

VALVILLE, *seul.*

Il se promène quelques momens en silence, il a l'air égaré.

Je ne trouve rien... aucun moyen ne se présente... il n'y a cependant pas à reculer, ma parole d'honneur est engagée... Mais par quelle fatalité, moi qui n'eus jamais cette passion funeste, me suis-je laissé emporter?.. un moment d'oisiveté... des liaisons que j'aurais dû fuir.... ah! il dépend de nous d'arrêter les commencemens du vice; mais après le premier pas, il nous entraîne, il nous subjugue, il nous empêche de revenir en arrière... Si je parviens à me tirer de cet abîme, jamais, jamais je n'aurai pareille faute à me reprocher... et il faut partir demain!... Ah, ciel! quel parti prendre? à quel expédient recourir?

SCÈNE VI.

VALVILLE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN, *rentrant avec un flambeau.*

Vous êtes encore ici, monsieur?

VALVILLE, *toujours fort agité.*

Oui.

SAINT-GERMAIN.

Vous n'allez pas vous coucher? demain, à cinq heures du matin, il faut être à cheval.

VALVILLE, *se promenant avec inquiétude.*

Je le sais bien.

SAINT-GERMAIN, *l'examinant avec surprise.*

Qu'est-ce que vous avez, monsieur?

VALVILLE.

Rien.

SAINT-GERMAIN, *l'observant toujours d'un œil inquiet.*

Rien... rien... Vous n'avez pas ordinairement l'air si triste... vous n'avez point soupé.... vous avez quelque chose que vous ne voulez pas dire...

VALVILLE.

Non, je vous le répète... je suis très-tranquille. (*Se promenant toujours de l'air le plus agité, et se parlant à lui-même.*) Chaque instant ajoute à mon embarras !... il faut cependant dégager ma parole, ou je suis deshonoré.

SAINT-GERMAIN, *posant vivement son flambeau sur une table, et se rapprochant de son maître.*

Déshonoré, monsieur ! expliquez vous...

VALVILLE, *après un silence, regardant Saint-Germain avec le desir de s'expliquer et la crainte de le faire, lui prenant vivement la main, et avec un grand soupir*

Mon ami...

SAINT-GERMAIN.

Monsieur.

VALVILLE.

Je suis dans la position la plus affreuse !...

SAINT-GERMAIN.

Ah ! monsieur, vous m'effrayez ! qu'est-ce que c'est donc ? vous êtes-vous battu ? devez-vous vous battre ? Parlez donc, monsieur, parlez donc.

VALVILLE.

J'ai joué... j'ai perdu.

SAINT-GERMAIN.

Beaucoup ?

VALVILLE.

Mille louis.

SAINT-GERMAIN.

Ah, monsieur !

VALVILLE.

Je n'en avais que cent sur moi, j'ai perdu le reste sur ma parole.

SAINT-GERMAIN.

Et comment ferez-vous ?

VALVILLE.

Je l'ignore.

SAINT-GERMAIN.

Mille louis ! Et si monsieur votre père en était instruit...

VALVILLE.

Ah ! ciel ! Saint-Germain, ne me trahissez pas... vous connaissez mon père.

SAINT-GERMAIN.

Je me tairai... Lui qui regarde le jeu comme la plus funeste des passions... il ne vous le pardonnerait jamais.. Mais, monsieur, est-ce à vous de hasarder une somme si considérable ? êtes-vous votre maître ? ne dépendez-vous

pas de l'homme le plus sévère, d'un homme intraitable sur toutes les folies de la jeunesse !

VALVILLE.

Je me suis trouvé engagé... on perd, on s'obstine ; plus la fortune vous est contraire, plus on s'opiniâtre à la brusquer ; et l'espoir de réparer une première perte, vous entraîne enfin dans une ruine totale.... voilà mon histoire.

SAINT-GERMAIN.

Et votre parole d'honneur est engagée ?

VALVILLE.

Je n'y puis manquer sans me couvrir d'infamie.

SAINT-GERMAIN.

Et quel est votre créancier ?

VALVILLE.

Un Officier étranger, qui part à quatre heures du matin, et à qui j'ai promis qu'avant trois heures son argent serait chez lui.

SAINT-GERMAIN.

Et il n'y a pas moyen d'obtenir un délai ?

VALVILLE.

D'un homme qui part, d'un étranger que je ne reverrai peut-être jamais.

SAINT-GERMAIN.

Mais, où trouver une pareille somme ?.. J'ai bien une centaine de louis ; c'est tout ce que je possède, je vous l'offre de tout mon cœur.

VALVILLE.

Ah ! mon ami.. mais cela ne fait pas le demi-quart de la somme...

SAINT-GERMAIN.

Eh ! vraiment non.

VALVILLE.

Que vais-je devenir ?

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, monsieur, il n'y a qu'une chose à faire.., Il faut affronter la tempête ; votre père n'est pas encore endormi ; entrez chez lui ; avouez tout.

VALVILLE, *avec la plus grande vivacité.*

O ciel ! dire à mon père... et qui sait jusqu'où pourrait aller sa fureur ?

SAINT-GERMAIN.

Mais, comment ferez-vous ?

VALVILLE.

Tu connais mon père, et tu me proposes.... Dans la première violence, il n'est peut-être point d'extrémités auxquelles il ne se portât... Non, non, je crains trop sa colère.

SAINT-GERMAIN.

Je me mets à la torture, et je ne vois rien, rien qui puisse vous tirer d'affaire.

VALVILLE, *abattu par le désespoir, et d'une voix absolument étouffée. Toute cette scène, qui se passe à côté de la chambre où repose M. de Franval, se débite à demi-voix ; et lorsque les acteurs sont forcé de l'élever, il est nécessaire qu'ils conservent toujours l'air de crainte qu'ils doivent avoir, d'être entendus de l'appartement voisin.*

Ah ! Dieu ! que je suis à plaindre ! si j'ai commis une faute, que j'en suis cruellement puni !

(*En disant cela, il tombe assis sur le fauteuil, placé près du secrétaire de Désormes ; sa main en touche involontairement la clef ; il lève les yeux, l'apperçoit, ouvre le secrétaire qui n'était que poussé ; il voit les sacs d'argent, les regarde avec avidité, ferme précipitamment le bureau, s'en éloigne, y revient ; et après quelques momens de l'agitation la plus marquée, il dit à Saint-Germain, qui, pendant cette pantomime de Valville, semblait réfléchir profondément :*)

Saint-Germain...

SAINT-GERMAIN.

Monsieur...

VALVILLE.

Puis-je compter sur toi ?

SAINT-GERMAIN.

Est-ce que vous en doutez ?

VALVILLE.

Non, mon ami... mais donne-moi ta parole que, quoi que je te dise, tu n'en parleras jamais.

SAINT-GERMAIN.

Je vous la donne, monsieur.

VALVILLE.

Écoute.... je tremble de te le dire... il y a dans ce secrétaire...

SAINT-GERMAIN, *reculant d'effroi à ce seul mot de Valville.*

Ah ! monsieur.

VALVILLE, *avec la plus grande vivacité.*

Avant de me condamner, écoute-moi, je t'en conjure... Mon père n'ouvre presque jamais ce bureau, Désormes n'y travaille que le soir ; et pour être plus à portée de lui... je porterai ma dette à mon Officier ; nous partirons sur-le-champ ; nous irons au-devant de Franval, à qui je compterai mon histoire... Il vient d'hériter du bien de sa mère ; le dessein qu'il a de se fixer ici, l'acquisition qu'il compte faire dans le voisi-

nage, suivant ce que nous a dit son père, tout l'aura mis dans la nécessité d'apporter avec lui de l'argent : il est trop mon ami, pour me refuser des secours dans une crise aussi terrible ; il me donnera tout ce qui m'est nécessaire, j'en suis sûr ; je remettrai la somme où je l'aurai prise ; elle y sera demain dans l'après-midi, et l'on n'aura soupçon de rien.

SAINT-GERMAIN.

Monsieur, je n'y consentirai jamais ... vous devriez rougir seulement d'y penser.

VALVILLE.

Mais, l'embarras où je suis... la sévérité de mon père; tout me justifie.

SAINT-GERMAIN.

Rien, monsieur, rien ne peut vous justifier : vous avez donné votre parole d'honneur ? vous avez eu tort, vous ne deviez pas le faire... Un honnête homme n'engage jamais sa parole quand il ne prévoit pas pouvoir y satisfaire ; vous êtes dans ce cas, vous avez eu tort, vous avez eu tort.

VALVILLE.

Eh bien ! j'en conviens ; mais il n'est plus de remède.

SAINT-GERMAIN.

Faites ce que vous voudrez, je m'en vais ; je ne serai point votre complice... je suis un domestique, mais j'ai de la probité. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

VALVILLE, *le retenant.*

Saint-Germain ! mon ami ! ne m'abandonne pas.

SAINT-GERMAIN.

Non, monsieur : non, vous êtes le maître ; mais je ne vous prêterai pas la main... je cours avertir votre père.

VALVILLE, *avec la plus grande chaleur.*

Saint-Germain !... gardez-vous de me pousser au désespoir... Frémissez, je suis capable de tout.

SAINT-GERMAIN.

Tuez-moi... vous le pouvez... Tuez-moi ; mais vous ne me forcerez point à m'avilir.

VALVILLE.

Si vous me trahissez... ne craignez rien pour vos jours... je ne suis pas un monstre ; mais je suis un homme perdu, désespéré... si vous avertissez mon père ! Ah ! Dieu ! tremblez ! je ne répond plus de moi.. je suis capable de tout... vous vous reprocherez ma mort.

SAINT-GERMAIN, *avec le plus grand effroi.*

Ah ! ciel ! ah ! monsieur, monsieur, qu'osez-vous dire ?

VALVILLE.

Le temps s'écoule... la nuit est avancée... vous pouvez me perdre, vous pouvez me sauver.

SAINT-GERMAIN.

Je me jette à vos genoux.... mon maître ! mon cher maître ! au nom des soins que j'ai pris de votre enfance, ayez pitié de vous-même.... vous vous perdez, vous vous déshonorez !

VALVILLE, *fait un pas pour sortir.*

Vous ne le voulez pas !

SAINT-GERMAIN, *en élevant la voix, toujours à genoux, et retenant Valville.*

Mon maître !...

VALVILLE.

Taisez-vous... taisez-vous... si vous criez, vous hâterez ma perte.

SAINT-GERMAIN, *toujours à genoux, et s'opposant à Valville, qui veut sortir.*

Mon maître ! mon cher maître !

VALVILLE, *se débarrassant des mains de Saint-Germain.*

Laissez-moi...

SAINT-GERMAIN.

Où courez-vous ?

VALVILLE, *faisant un dernier effort, et se débarrassant de Saint-Germain.*

M'arracher par la mort au crime qui m'environne.

SAINT-GERMAIN, *se rejettant sur Valville, le retenant à brasse-corps, et lui disant d'une voix éteinte.*

Ah, Dieu !... eh bien ! que faut-il faire ?... vous vous perdez... vous me perdez...

VALVILLE.

O mon ami ! je t'entraîne avec moi dans l'abîme.. mais le malheur... mais la fatalité. (*Il l'entraîne vers le secrétaire.*)

SAINT-GERMAIN, *résistant.*

Comme le cœur me bat !... Ah ! monsieur, qu'est-ce que nous faisons ?

VALVILLE, *posant la main sur la clef, et prêt à ouvrir, s'arrêtant.*

O suite affreuse d'une première faute ! (*Il ouvre le secrétaire, et recule un peu, se cachant le visage de ses mains.*)

SAINT-GERMAIN, *reculant à l'aspect du secrétaire ouvert.*

Il est ouvert !... (*Il tient un flambeau d'une main, et de l'autre il arrête son maître.*) Ne prenez rien... ne prenez rien....

VALVILLE,

VALVILLE, *lui mettant la main sur la bouche.*
Taisez-vous donc... taisez-vous.

SAINT-GERMAIN, *arrêtant son maître qui fait un pas vers le bureau.*
Vous me perdez. .

VALVILLE, *obligé de s'appuyer sur le secrétaire; tremblant, pâle, la voix éteinte.*
La respiration me manque... mon état est, pour le moins, aussi affreux que le vôtre...

SAINT-GERMAIN, *tombant sur le siège à côté du bureau.*
Ah! monsieur, s'il en coûte tant pour faire un crime, comment se trouve-t-il des criminels?

VALVILLE, *lui mettant plusieurs sacs sur les bras, en prenant aussi, ouvrant un tiroir où il y a des rouleaux d'or, les prenant, et refermant le secrétaire sans en ôter la clef.*
Ma somme sera complette... retirons-nous... partons tout de suite... je vais dégager ma parole. Demain matin, grace à Franval, tout sera réparé... hors la honte d'un crime, qui, pour être ignoré, n'en pesera pas moins éternellement sur mon cœur.

(*Ils sortent doucement.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉMENTINE, JULIE.

JULIE.
Le jour a reparu pendant l'entr'Acte.
Quoi! mon amitié n'obtiendra rien de vous? La nuit entière s'est passée dans les larmes, et le jour vient de nous surprendre; vous, repoussant avec obstination les soins de ma tendresse; et moi, vous rappellant en vain ce que vous devez à votre père, à vous-même.... mademoiselle.

CLÉMENTINE.
(*Elle est assise, elle tient la lettre de Désormes, son agitation est visible.*)
Je ne le verrai plus!...

JULIE.
Ah! pourquoi vous ai-je rendu cette lettre?

CLÉMENTINE, *de l'air le plus sombre.*

C'en est donc fait... tout est fini pour moi.

JULIE.

Rentrons dans votre appartement... tout le monde peut être ici témoin du désordre affreux de votre ame...

CLÉMENTINE, *toujours d'une voix étouffée.*

Cette lettre est l'arrêt de ma mort... il me dit un éternel adieu, je n'y survivrai pas.

JULIE.

Voici l'heure où votre père viendra sans doute trouver M. de Franval... Il passera par-ici... Que dira-t-il de l'état où vous êtes, mademoiselle?... M. de Sirvan va venir.

CLEMENTINE, *toujours assise, et se jettant dans les bras de Julie.*

O ma tendre amie! je n'ai plus que toi dans l'univers. Désormes s'est à jamais séparé de moi... Mon père me repousse... Tous les cœurs, hors le tien, Julie, se sont fermés pour moi... Je me jette dans ton sein... Ah! n'aie pas, comme tout ce qui m'environne, la barbarie d'insulter à ma douleur! Je n'ai plus que quelques momens à souffrir Va, le spectacle de mes maux ne fatiguera pas long-temps tes regards... Si tu me fuis, qui recevra mes derniers soupirs? Si tu m'abandonnes, qui fermera mes yeux?... Julie... Julie...

JULIE, *avec la compassion la plus tendre.*

Qui? moi vous repousser? Moi, ne pas compatir à vos peines? et c'est à moi que vous témoignez ces apprehentions?... Mais, Clémentine, quel est le désespoir où votre cœur se plonge? Quoi! les principes les plus sûrs, vos réflexions, cet empire que je vous ai toujours vu sur vous-même; tout s'anéantit devant une passion insensée? Songez que tout vous sépare de Désormes, que vous ne vous reverrez jamais.

CLÉMENTINE.

Non, jamais.

JULIE.

Songez qu'un autre aura bientôt le droit de vous reprocher des sentimens injurieux pour lui, et coupables en vous.

CLÉMENTINE.

Je vois quel sort m'est réservé... mais tel est mon choix, que je ne puis rougir de mes feux, les désavouer, ni les éteindre.

JULIE.

Quelqu'un vient... c'est M. de Sirvan. Ah! s'il se peut, dérobez-lui vos larmes.

SCÈNE II.

CLÉMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN, LOUIS.

M. de SIRVAN.

Me faire remettre la clef de sa caisse.... sans raison, sans explication !... voilà qui est très-particulier. Comment, il n'est pas rentré cette nuit ?

LOUIS.

Depuis hier au soir, monsieur, personne ne l'a vu.

CLEMENTINE, *bas à Julie.*

On parle de Désormes.

JULIE, *bas à Clémentine.*

Contraignez-vous.

M. de SIRVAN.

J'avoue que cela me surprend ; il aurait au moins dû m'avertir qu'il allait en campagne... probablement il y est allé.

LOUIS.

Personne ne sait où il est.

M. de SIRVAN.

Mais l'argent qu'il a reçu hier, où est-il ?

LOUIS.

Il l'aura sans doute déposé dans ce secrétaire sur lequel il travaillait, quand vos Fermiers sont venus le lui apporter. Je ne sais pas ce qu'avait hier au soir M. Désormes, mais il était bien triste ; il avait des distractions singulières : je l'ai vu dans une agitation à laquelle je ne comprenais rien.

M. de SIRVAN.

Il est vrai que depuis quelques jours sa conduite est assez bizarre... A quelle heure mon fils est-il parti ?

LOUIS

Avant quatre heures, M. de Valville et St.-Germain étaient à cheval.

M. de SIRVAN.

Savez-vous si M. de Franval est éveillé ?

LOUIS.

Il l'est, monsieur.

M. de SIRVAN.

Je vais passer dans son appartement.

SCÈNE III.

Les Acteurs précédens, CHARLES.

CHARLES.

M. Désormes est parti, monsieur.

M. de SIRVAN.

Comment ?

CLÉMENTINE, *bas à Julie, qui lui fait signe de se contraindre.*

Ah ! pourquoi suis-je ici ?

CHARLES.

Oui, monsieur, je viens de le voir.

CLEMENTINE, *bas à Julie.*

Il l'a vu !

CHARLES.

Mais il est parti, monsieur, pour ne plus revenir ; il l'a dit, je l'ai entendu.

M. de SIRVAN.

Parti ! cela ne se peut pas... sans me parler... sans m'avertir... tous ses effets sont encore ici ?

LOUIS.

Oui, monsieur, dans son appartement.

CHARLES.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous dire que je viens de le voir ; j'arrive de la ville, il en sortait ; il disait adieu à un ami. Il avait l'air égaré, il était si défiguré, que je l'ai presque méconnu.

CLÉMENTINE, *s'appuyant sur Julie.*

Ah !

CHARLES.

Étonné de ce que je voyais, je me suis caché dans un endroit, d'où je pouvais tout entendre sans être apperçu. Son ami lui disait : « Mais pourquoi craignez-» vous d'être découvert ? Vos traits, depuis onze ans, » sont tellement changés, que vous seriez méconnaissa-» ble même aux yeux de votre père. Quand au motif » qui vous oblige à fuir, les mesures que vous avez » prises, vous mettent à l'abri de tout. Restez, vous » dis-je, il peut arriver mille événemens... Non, mon » ami, a repris M. Desormes, il faut que je m'arrache » au danger... le péril m'environne... adieu, ils ne me » reverront jamais. Si vous saviez tout ce que j'ai eu » à combattre... un regard, un seul mot me perdrait. » A ces mots, il embrasse son ami, monte à cheval, et je le perds de vue.

CLEMENTINE, *à demi-voix.*

Ah ! Julie, que je souffre !

M. de SIRVAN.

Qu'est-ce que cela signifie ? Un honnête homme n'en agit pas de la sorte... on ne fuit pas, on ne se cache point... (*Il regarde le secrétaire.*) Plaise au ciel que mes soupçons soient injustes ! (*Il va au bureau, l'ouvre, et dit ;*) Je suis volé !... Ah ! le malheureux !

Clémentine tombe dans un fauteuil, la tête baissée, et dans l'attitude de quelqu'un qui réfléchit profondément.

CHARLES.

Il faut aller à sa poursuite, il n'y a pas un moment à perdre... courons tous...

M. de SIRVAN.

Non, non, laissez, laissez ce misérable aller chercher ailleurs la peine due à sa bassesse, je puis supporter cette perte, et non me résoudre à le traîner à l'échafaud.... Il ne peut l'éviter ; qu'un autre se charge du soin de me venger... (*à sa fille.*) Lui que nous regardions tous comme le plus vertueux des hommes, que j'aimais, en qui j'avais mis ma confiance...

CLEMENTINE, *toujours assise, la tête baissée, et se parlant à elle-même, sans rien voir de ce qui se passe autour d'elle.*

Non, on ne le connaît pas... les méchans qui l'accusent, verront retomber sur eux tous les traits de leur calomnie... J'irai trouver mon père...

M. de SIRVAN.

Que dit-elle ?

CLÉMENTINE, *sans changer d'attitude.*

L'expression de la vérité est bien persuasive....

M. de SIRVAN, *la regardant d'un air étonné, et s'approchant d'elle.*

Clémentine !

CLÉMENTINE, *se tournant avec vivacité, et comme quelqu'un que l'on surprend.*

Ah ! mon père ! c'est vous... vous ne soupçonnez point Désormes... Vous ne l'accusez pas, je lis dans vos yeux. Le crime qu'on lui impute, est le plus vil de tous les crimes, il en est incapable. Ne souffrez pas qu'on porte contre lui un jugement précipité.... nous méritons tous les deux votre estime ; personne plus que lui en est digne.... et je jure à vos pieds, que j'embrasse...

M. de SIRVAN.

Dans quel égarement !...

CLÉMENTINE, *dans son délire elle donne à son père la lettre de Désormes.*

Voilà la lettre qu'il m'écrit ; lisez... c'est un homme vertueux... je n'ai point à rougir...

M. de SIRVAN.

Quel est ce papier ?

JULIE.

O ciel !

CLÉMENTINE, *revenant un peu à elle, et faisant un mouvement pour reprendre la lettre.*

Mon père !

(*Pendant que M. de Sirvan fait la lecture de la lettre, elle est à genoux devant lui, soutenue par Julie.*)

M. de SIRVAN.

» Dieu ! qu'ai-je lu ! et qu'est-ce que j'apprends ! (*il lit.*)
» Je m'éloigne à jamais de vous, je le dois, ma chère
» Clémentine ! (*Il lance sur sa fille un regard terrible.*)
» Adieu pour jamais ; oubliez-moi, il le faut ; votre
» bonheur en dépend... (*il s'interrompt, et dit d'une voix étouffée :*) Tu pouvais prétendre au bonheur ; mais après l'avilissement... « Votre image me suivra par-tout.
» Cette image adorée me fera respecter des jours qui
» vous ont été chers... Je vous aimerai jusqu'à la mort..
» elle n'est pas loin. (*il dit :*) Non, non... « Vous
» m'aimez, et je vous perds ; mon cœur se déchire ;
» mes larmes baignent ce papier... Adieu, chère Clé-
» mentine, adieu. » (*Il recule, et Clémentine, toujours à genoux, se laisse tomber en arrière sur Julie. Les domestiques sont éloignés, et M. de Sirvan lit la lettre, de manière qu'ils sont censés ne pouvoir l'entendre ; il n'élève la voix qu'aux* à parte, *et que pour appeller ses gens.*)
Charles, Louis... allez, courez tous après le scélerat.... mort ou vif... amenez-le, je vous l'ordonne.

(*Les domestiques sortent tous.*)

SCÈNE IV.

CLÉMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN.

M. de SIRVAN.

Si j'écoutais ma rage et mon honneur blessé... c'est dans ton sang que j'éteindrais tes méprisables feux.

CLÉMENTINE, *toujours à genoux, et lui tendant les bras.*

Mon père !

M. de SIRVAN.

Moi, ton père ! je ne le suis plus ; je n'ai jamais donné la vie à celle qui a choisi l'objet de son amour parmi ces êtres avilis, destinés à périr un jour avec ignominie.

CLÉMENTINE, *se levant avec vivacité, et marchant égarée.*

Où est-il ? où est-il ! qu'il paraisse, qu'il se justifie... Je l'aime, il ne peut être indigne de moi.

M. de SIRVAN, *d'un ton furieux.*

Quoi ! devant moi ta bouche ose avouer !...

JULIE, *se précipitant au-devant de lui.*

Ah! monsieur! sa raison est egaree... arrêtez, au nom du ciel...

M. de SIRVAN, *tombant dans un fauteuil.*

Je succombe à mon désespoir.

CLÉMENTINE, *toujours dans le délire, et avec la plus grande énergie.*

Il viendra, il se justifiera. J'atteste le ciel de la pureté de son cœur; non, jamais la vertu n'habita dans une ame plus belle... je le conduirai vers mon père... Oui... j'y vole avec lui... Vous me retenez, cruels!.. Vous craignez qu'il n'entende les cris de sa fille éperdue, qu'il ne cède à la pitié, qu'il n'écoute Désormes, qu'il ne lui rende l'honneur que vous voulez lui ravir.. C'est en vain que vous m'arrêtez, et malgré vous je trouverai mon père... (*Elle apperçoit M. de Sirvan, et se débarrassant des mains de Julie, elle s'élance vers lui.*) Ah, Dieu! je vous revois... c'est vous... ils voulaient, les inhumains, m'empêcher d'arriver jusqu'à vous... Mais je puis les braver dans vos bras... Mon père, défendez-moi contre les barbares qui veulent ma mort et la honte de Désormes... Remplissez le plus saint des devoirs, soyez l'appui de l'innocence.

(*Elle tombe sur le sein de son père; il l'a reçoit, verse des larmes, et la repousse doucement dans les bras de Julie.*)

M. de SIRVAN.

Tu m'arraches le cœur.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, LOUIS.

LOUIS.

Monsieur, monsieur, quelques paysans des environs viennent de voir passer M. Désormes devant le château, il n'y a pas plus d'un quart-d'heure.

M. de SIRVAN.

Comment? après son crime, il a l'audace encore...

CLÉMENTINE, *toujours égarée.*

Que dit-on? que dites-vous?

LOUIS.

Charles et mes camarades ont couru sur ses traces, il ne peut leur échapper.

CLEMENTINE.

Qui donc?

M. de SIRVAN.

Éloignez-la de mes yeux...

CLÉMENTINE, *résistant à Julie qui veut l'emmener.*

Non, non, je vous entends... je suis perdue.

SCÈNE VI.

Les Acteurs précédens, M. DE FRANVAL.

M. de FRANVAL.

Qu'est-il donc arrivé ? quel tumulte effrayant dans toute la maison !

M. de SIRVAN. *avec impétuosité.*

Un monstre, un scélérat... Désormes... il a trahi tous les devoirs, toutes les loix de la probité... Jamais père ne fut plus à plaindre... jamais homme ne fut plus cruellement trompé.

CLÉMENTINE, *toujours dans le délire.*

Il est innocent... je ne suis point coupable.

JULIE, *à Clémentine.*

Venez...

CLÉMENTINE, *résistant à Julie, et s'adressant à son père.*

Arrachez-moi la vie.

M. de SIRVAN, *se jettant dans le bras de M. de Franval.*

Ne m'abandonnez pas ; vous saurez...

M. de FRANVAL.

Quoi donc ?

CLEMENTINE, *tendant les bras vers M. de Sirvan.*

Mon père !

JULIE.

Ah ! Dieu !

CLÉMENTINE.

Barbare ! son trépas est l'arrêt de ma mort.

(*M. de Franval conduit M. de Sirvan dans son appartement, et Louis et Julie entraînent Clémentine dans le sien.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE FRANVAL, M. DE SIRVAN.

M. de FRANVAL.

NE le livrez point aux mains de la justice, que vous ne soyez convaincu de son crime... songez à quels remords vous seriez en proie.

M. de SIRVAN.

Quoique tout dépose contre lui, vous serez satisfait... qu'il

qu'il prouve son innocence... qu'il se dérobe à la mort... mais se justifiera-t-il jamais de la séduction !...

M. de FRANVAL.

Il fut toujours honnête homme, vous l'avouez vous-même. Un instant a-t-il pu le changer ? Sirvan, l'on peut différer sa vengeance ; mais la révoque-t-on, quand elle est exécutée ?

SCÈNE II.

JULIE, M. DE FRANVAL, M. DE SIRVAN.

JULIE, *sortant de l'appartement de Clémentine, et dans le plus grand désordre.*

Ah ! monsieur ! Clémentine !... tous mes efforts sont perdus auprès d'elle,... le désespoir le plus affreux s'est emparé de son cœur... son esprit égaré ne connaît plus personne... venez.... venez... votre présence seule peut la rappeller à elle-même.

M DE SIRVAN.

Ma fille !... juste ciel !... Ah ! mon ami !...

M. de FRANVAL.

Je ne vous quitte point.

(*Ils sortent d'un côté pour entrer chez Clémentine, tandis que les domestiques accourent en foule par la porte du fond. Ils entourent et traînent Désormes échevelé, ses vêtemens déchirés, dans l'état le plus affreux.*)

SCÈNE III.

CHARLES, LOUIS, DÉSORMES, DOMESTIQUES.

CHARLES.

Ici... ici... Monsieur va venir... menez-le ici.

LOUIS.

Il me fait compassion.

DESORMES.

Au moins, respectez mon malheur.

CHARLES.

Vous êtes un méchant... point de pitié.

DÉSORMES. *Les domestiques le laissent libre. Il tombe dans un fauteuil.*

Ah ! grand Dieu !

LOUIS, *d'un ton d'intérêt.*

Vous, monsieur, vous !

CHARLES.

Qui l'aurait jamais dit ?

DÉSORMES.

Je respire à peine... je ne vois, ni n'entends... mes amis, que vous ai-je fait ?

CHARLES.

Ce que vous avez fait !

DESORMES.

Pourquoi tant d'inhumanité ?

CHARLES.

Ce que vous avez fait !

LOUIS, *interrompant Charles, et à demi-voix.*

Finissez... laissez-le en paix... cela est affreux. Fût-il coupable, il est malheureux, il faut en avoir pitié.

DESORMES.

Dans quel état je suis ! comme il m'ont traité ! mais quel crime ai-je donc commis ?

CHARLES.

Celui dont chacun de nous pouvait être soupçonné.. celui dont nous sommes tous incapables... avouez-le, monsieur, avouez-le ; vous êtes convaincu : que vous servira de nier ?

DÉSORMES.

Au nom du ciel, et s'il vous reste un sentiment d'humanité, que je parle à M. de Sirvan ! je suis un homme ; des hommes doivent avoir pitié de moi... on m'impute des crimes... j'ignore... je ne puis comprendre... je me perds dans l'horreur de mon sort... Où est M de Sirvan ?

LOUIS.

Il est près de sa fille, qui peut-être à présent expire entre ses bras.

DESORMES, *avec un cri de désespoir.*

Ah !...

SCÈNE IV.

M. DE SIRVAN, JULIE, DÉSORMES, CHARLES, LOUIS, DOMESTIQUES.

M. DE SIRVAN, *à Julie, en sortant de l'appartement de Clémentine.*

Laissez-moi... Je ne puis soutenir ce spectacle qui me tue... retournez auprès d'elle, ne la quittez point.

(*Julie sort.*)

DÉSORMES, *accourant à M. de Sirvan.*

Monsieur !

M. de SIRVAN.

Monstre, réponds-moi ! que t'ai je fait, pour porter dans ma famille le désespoir et la honte ? Je ne te parle pas de la bassesse dont tu t'es souillé...

DÉSORMES, *avec la plus grande surprise.*

Et vous aussi... vous m'accusez !

M. de SIRVAN.

Ton forfait honteux n'est pas ce qui m'irrite. Plût au ciel que ce fut-là ton seul crime ! Je te pardonnerais, je te mépriserais, je laisserais à d'autres mains le devoir barbare de te livrer au supplice que tu mérites.

DÉSORMES, *levant les mains au ciel.*

Ah ! Dieu !

M. de SIRVAN, *continuant avec la même impétuosité.*

Mais, tu m'as ravi ma fille... tes séductions l'ont révoltée contre moi.. elle a disposé de son cœur pour l'objet le plus vil... Il lui en coûtera la raison, la vie peut être... Voilà ce que je ne pardonnerai jamais, ce que je ferai punir. La honte, les tourmens, le supplice le plus infâme, doivent seuls me venger du désespoir où tu me plonges, du malheur dont tu m'accables, de la perte irréparable dont tu seras la cause, et qui me coûtera la vie.

DÉSORMES, *anéanti.*

Juste ciel !

M. de SIRVAN.

Nommes tes complices, il le faut ; quel est cet homme à qui tu parlais avant de partir ?.. dans quelles mains criminelles as-tu déposé le vol que tu m'as fait ? qu'il serve à ma vengeance, qu'il en soit le prétexte.. parle, parle... et meurs après couvert de l'opprobre qui t'est dû.

DÉSORMES, *revenant à lui, se relevant, et avec la plus grande fermeté.*

Il n'est pas fait pour moi. Je suis innocent.

M. de SIRVAN.

Tu l'es...

DÉSORMES.

Je le suis... mon honneur me rend à moi-même. On peut m'ôter la vie, et je n'en serai pas plus coupable. Les jours du scélérat et ceux de l'homme vertueux sont également dans la main des hommes ; mais la vertu tient à Dieu ; les hommes n'y peuvent rien... Cependant, où sont mes accusateurs ?... qu'elles preuves a-t-on contre moi ?

M. de SIRVAN.

Tout est avéré, tout te confond. En vain as-tu prétendu détourner les soupçons, en laissant ce secrétaire ouvert, en feignant d'en avoir oublié la clef.... ton air agité, des discours échappés, ta fuite, tes fausses précautions... Dieu ! que d'inconséquences dans la conduite

des scélérats ! en vain la nuit les environne, ils guident eux-mêmes la lumière affreuse qui dévoile leurs attentats.

DÉSORMES.

Mon cœur est pur, et celui qui juge toute nos actions ne me verra point rougir des miennes... Mais si mon amour pour Clémentine est un crime à vos yeux, si pour l'expier il ne faut que ma vie, demandez-là... je suis prêt à vous la donner. Depuis assez longtemps l'existence est un fardeau pour moi... mais j'ai des parens !... Ah, Dieu ! il me reste un père... ne traînez pas son fils à l'échafaud... Je suis innocent, et mon père déshonoré descendrait au tombeau en maudissant ma cendre infortunée.

M. de SIRVAN.

Qu'il la maudisse ! que ton nom soit en horreur !... je perds la fille la plus chère... je la perds par toi seul, et pour toi. Je ne lui survivrai pas ; mais je mourrai vengé.

DÉSORMES, *marchant égaré sur le Théâtre.*

Clémentine !... ô désespoir ! où est-elle ? conduisez-moi vers elle, que j'expire à ses pieds !

M. de SIRVAN.

Toi, paraître devant ma fille ! éloigne-toi, barbare... je déteste à jamais le premier instant qui t'offrit à ses yeux.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, CLÉMENTINE, JULIE, M. DE FRANVAL.

CLÉMENTINE, *les cheveux épars, sans rouge, dans le plus grand désordre, s'arrachant des bras de M. de Franval et de Julie.*

Tous vos efforts sont vains, nous périrons ensemble. (*rencontrant son père, et avec la plus grande fermeté.*) Mon père, avez-vous consommé votre vengeance ?... Il reste encore une victime ; elle est devant vos yeux.

M. de SIRVAN.

Cruels ! pourquoi l'avez-vous laissé sortir ? conspirez-vous aussi contre moi ?

DÉSORMES, *avec l'accent du désespoir.*

Clémentine !

CLÉMENTINE, *regardant autour d'elle.*

Quelle voix s'est fait entendre ? c'est la sienne. (*Elle apperçoit Désormes, jette un cri, et tombe dans les bras de son père.*) Ah !... le voila.

M. de SIRVAN, *repoussant Désormes, qui veut approcher de Clémentine.*

Retire-toi, barbare !... veux-tu quelle expire dans les bras de son père ?..

M. de FRANVAL, *prenant Désormes par le bras, et voulant l'éloigner de M. de Sirvan.*

Éloignez-vous, respectez des maux que vous avez causés.

DESORMES, *frappé de cette voix, se retourne, l'examine, le reconnaît, jette un cri, et se cache le visage de ses deux mains.*

Qui me parle !... que voulez-vous ?... c'est lui, juste Dieu !

M. de FRANVAL.

Que dit-il ? et quelle surprise à mon aspect ?...

CLÉMENTINE, *égarée, d'une voix forte, et marchant sur le Théâtre.*

Non, malgré tout ce qui dépose contre lui.. Désormes n'est pas fait pour le crime... ne crains rien... dis que tu n'es pas coupable; le ciel appuyera les cris de l'innocence... vous, qu'un destin cruel lui donne ici pour juges, laissez-le parler ; il faut écouter l'homme juste que l'on accuse, et qu'un mot peut justifier... Mais non, ils ont résolu sa perte, je l'aime, voilà son forfait... et pourquoi lui faire un crime de ma tendresse? l'amour dépend-il de nous ? c'est le sentiment de la nature.

(*Les forces lui manquent, elle tombe dans un fauteuil.*)

DÉSORMES.

Pendant cette scène, il s'est livré à tout son désespoir. M. de Franval l'a toujours observé de l'œil le plus curieux, et avec l'air du plus vif intérêt. Désormes, partagé entre M. de Franval et Clémentine, passant de l'un à l'autre, les regardant tour-à-tour avec des yeux où se peignent les divers mouvemens dont il est agité ; après avoir gardé un moment le silence, éclate enfin, et dit d'une voix étouffée :

C'est trop de cruauté... c'est trop prolonger mon supplice. Il est au-dessus de mes forces. (*à M de Franval.*) Et vous... vous, dont les yeux attachés depuis long-temps sur moi, semblent effrayés de mon sort.... rendez grace au mystère qui vous cache en partie son horreur. Je demande la mort comme un bienfait... joignez vos vœux à ma prière... doit-il vous en coûter de la solliciter pour moi ? Ah ! ne m'exposez pas à maudire l'instant de ma naissance, et les premiers auteurs

de mes tourmens... ne m'exposez pas à maudire le ciel qui ne m'écrase pas de sa foudre... sauvez-moi du desespoir, de la rage, et du sacrilege.

M. de FRANVAL.

Insensé ! qu'osez-vous dire ? Repentez-vous, repentez-vous...

M. de SIRVAN, *à Clémentine, avec la plus grande douleur.*

Clémentine... ma fille ! c'est moi qui te presse dans mes bras...

CLEMENTINE, *revenue entiérement à elle ; mais excessivement affoiblie par la crise violente qu'elle vient d'essuyer, dit d'une voix presque éteinte, et qui baisse encore par gradation jusqu'à la fin du couplet :*

Mon père, écoutez-moi, et vous, qui m'entendez, ayez égard à mon infortune ; ne me jugez pas sur ce que j'ai dit : la verité, la vertu, sont dans mon cœur... mais ma raison n'est plus à moi. Je n'en conserve un faible reste, que pour vous attester encore que Désormes n'est point coupable... ne vous exposez pas à tremper vos mains dans le sang de l'innocence ; votre vain repentir ne lui rendrait pas une vie perdue au milieu des tourmens... (*elle veut faire un dernier effort pour se jetter aux pieds de son père, et elle retombe dans les bras de Julie.*) C'est vous sur-tout que je conjure... mes forces m'abandonnent... arrachez moi d'ici... j'expirerais devant lui...

M. de SIRVAN, *avec effroi, et l'entraînant vers son appartement.*

Clémentine !... Clémentine ! (*hors de lui.*) Ma fille !....

(*Julie emmene Clementine.*)

DÉSORMES, *courant vers Clémentine, et arrêté par les domestiques.*

Que je la suive au tombeau !

M. de SIRVAN, *tendant les bras à M. de Franval, et dans l'excès du désespoir.*

Elle meurt !... ah ! Dieu... je l'ai perdue.

M. de FRANVAL.

Ami trop malheureux.

M. de SIRVAN.

Oui, je le suis !... mais il me reste un espoir.

M. de FRANVAL.

Où courez-vous ?

M. de SIRVAN.

Laissez-moi.

M. de FRANVAL.

Venez vers votre fille.

M. de SIRVAN.

Pour la voir expirer... je n'écoute plus rien.. laissez-moi... (*aux domestiques, en leur montrant Désormes.*) Veillez sur lui... s'il s'échappe... c'est vous qui m'en répondrez.. (*à Désormes, avec l'accent de la rage et du désespoir.*) J'ai tout perdu... monstre !... je serai vengé.

M. de FRANVAL, *à M. de Sirvan qui veut sortir.*

Qu'allez-vous faire ?

M. de SIRVAN.

Le livrer à toute la rigueur des lois... me venger et mourir. (*il sort malgré les efforts de M. de Franval.*)

M. de FRANVAL.

Arrêtez... arrêtez... Il me fuit. (*à part, en regardant Désormes.*) Infortuné !... ah ! malgré moi, son sort... (*aux domestiques.*) Mes amis, laissez-moi lui parler.... éloignez vous quelques instans... (*Les domestiques rentrent dans l'appartement du fond, dont la porte reste ouverte. On les voit de temps en temps reparaître dans l'enfoncement.*)

SCÈNE VI.

M. DE FRANVAL, DÉSORMES.

M. de FRANVAL, *à part.*

Mon cœur est pénétré. (*à Désormes qui est assis dans un fauteuil, et tout entier à sa douleur.*) Je suis seul avec vous, et je cède à l'intérêt puissant que malgré moi vous m'avez inspiré. Je ne vous demande point la vérité. Innocent ou coupable, je ne puis vous abandonner au sort qui vous menace.... (*Il s'avance vers la porte du fond, aucun domestique ne paraît ; il observe s'il ne peut être entendu, revient à Désormes, et lui dit d'une voix basse :*) Entrez dans cet appartement... les fenêtres donnent sur le jardin, il vous sera facile d'échapper...

DÉSORMES : *il ne répond rien, et reste renversé dans un fauteuil ; son attitude et ses gestes, tout exprime son désespoir.*

M. de FRANVAL.

Vous ne répondez rien... songez que les momens sont chers, qu'un seul instant perdu vous livre en des mains dont il ne dépendra plus de moi de vous arracher...

DESORMES : *il fixe un œil sombre sur M. de Franval, et ne répond rien.*

M. de FRANVAL.

Quel morne silence !.. est-ce ainsi que vous reconnaissez ce que je fais pour vous ?...

DÉSORMES : *il regarde M. de Franval, jette un profond soupir, et lève les mains au ciel.*

M. de FRANVAL. *Les domestiques paraissent dans le fond, et M. de Franval, qui les apperçoit, baisse la voix en parlant à Desormes.*

Que n'est-il en mon pouvoir de prouver votre innocence !.... tout vous accuse, et je ne puis vous laisser périr... (*Les domestiques s'éloignent, et M. de Franval prenant Désormes par le bras, continue :*) Venez.. suivez-moi.

DÉSORMES. *il regarde fixement M. de Franval, se lève, et détachant de son bras celui du Président, il retombe assis, et fait signe qu'il ne peut consentir à prendre la fuite.*

M. de FRANVAL.

Mais, réfléchissez donc... songez que le dernier supplice est tout ce qui vous est réservé.

DESORMES : *il fait un geste de désespoir, se relève avec impétuosité et retombe immobile.*

M. de FRANVAL. *Les domestiques reparaissent.*

Si ce n'est pas pour vous... si vous ne craignez point la mort, si vous vous élevez au-dessus de la honte... peut-être avez-vous des parens ?

DESORMES : *il lève sur M. de Franval des yeux mouillés de larmes, et se cache le visage avec ses mains.*

M. de FRANVAL.

Vous en avez... Ce souvenir vous arrache des larmes.. ah ! que vont-ils devenir ?... ils sont déshonorés !

DÉSORMES : *il se lève avec vivacité, marche égaré. Après un moment d'immobilité, pendant lequel il a les yeux fixés sur la terre, il court à M. de Franval, se précipite sur son sein, et le baigne de ses pleurs.*

M. de FRANVAL, *avec le plus tendre intérêt.*

Vous pleurez !... vous pleurez !... ah ! Désormes ! il est des fautes que n'effacent point les pleurs, que ne répare point un tardif repentir. La sûreté publique ferme tous les cœurs à la commisération... mais vous attendrissez le mien... vous le pénétrez de douleur...

DESORMES : *il le serre dans ses bras.*

M. de FRANVAL. *Les domestiques sont éloignés.*

Fuyez, je vous en conjure... fuyez, je me charge de tout.

DÉSORMES : *il lui fait signe qu'il n'y peut consentir.*

M. de FRANVAL.

Vous voulez mourir...

DESORMES : *le regarde, et se rejette dans son sein.*

M. de FRANVAL.

M. de FRANVAL.

Vivez, malheureux!... je vous en conjure au nom de vos parens... au nom de votre père, si vous l'avez encore...

DÉSORMES : *il tombe aux pieds de M. de Franval.*

M. de FRANVAL.

Vous embrassez mes genoux! Je vous l'ai dit... un sentiment involontaire... le sentiment le plus tendre parle à mon cœur pour vous...

DESORMES : *il saisit la main de M. de Franval, la baigne de ses larmes, et la baise plusieurs fois avec transport.*

M. de FRANVAL.

Votre père vit-il encore?...

DÉSORMES, *d'une voix étouffée par les sanglots.*

Le ciel qui m'abandonne, le ciel me l'a conservé.

M. de FRANVAL.

Il vous aime?...

DÉSORMES.

Il me l'a témoigné bien tard; mais je meurs plus tranquille, puisque je n'en suis plus haï.

M. de FRANVAL.

Qui êtes-vous?

DÉSORMES.

Ne me connaissez pas.

M. de FRANVAL.

Vous me refusez?

DÉSORMES.

Je le dois.

M. de FRANVAL.

Vos parens me sont-ils connus?

DESORMES.

Oui...

M. de FRANVAL.

Où sont-ils?

DÉSORMES.

Par pitié...

M. de FRANVAL.

Répondez-moi... d'où êtes-vous?

DESORMES.

De Grenoble.

M. de FRANVAL.

Comment?..

DÉSORMES.

Ah! laissez-moi mourir...

M. de FRANVAL.

Désormes! répondez-moi... votre père vit encore. Eh! pourquoi l'avez-vous quitté?...

DÉSORMES.

Il me haïssait...

M. de FRANVAL.

Qu'aviez-vous fait ?

DÉSORMES.

J'avais défendu mes droits contre une belle-mère implacable.

M. de FRANVAL.

O ciel ! regarde-moi... tes traits...

DÉSORMES.

Défiguré par le temps et le désespoir, sont-ils reconnaissables ?

M. de FRANVAL.

Serait-il vrai ?.. Franval... quoi ! serais-tu !.. ah ! parle.. réponds-moi...

DÉSORMES.

Que voulez vous savoir ?..

M. de FRANVAL.

Si je suis le plus infortuné des pères..

DÉSORMES, *tombant à ses genoux.*

Me le pardonnerez-vous ?

M. de FRANVAL, *avec un cri.*

C'est lui !

DÉSORMES, *à genoux devant lui, et lui tendant les bras.*

Voilà votre victime !

M. de FRANVAL, *l'embrassant avec transport.*

Mon fils ! quoi ! c'est toi que je tiens dans mes bras ?

DÉSORMES.

Ah ! mon père, je vous retrouve !

M. de FRANVAL.

Quoi ! lorsque le repentir d'une mère expirante vient de te disculper à mes yeux, quand je reconnais mon injustice, quand je te revois, l'on prépare ton supplice, et l'opprobre t'attend !..

DÉSORMES.

Ah ! je ne l'ai pas mérité plus que votre haine, et que cette malédiction cruelle, dont jadis vous m'avez accablé !

M. de FRANVAL, *avec le plus grand désordre, et le désespoir le plus marqué.*

Tu déchires mon cœur... ô mon fils !.. ô mon cher fils !.. mais en ce moment, grand Dieu ! on t'accuse, on conspire ta perte.. si je tarde un instant... reste ici... je cours après Sirvan... il ne sait pas... ô mon fils ! c'est moi seul qui t'ai plongé dans cet horrible abîme !

DÉSORMES.

Mon père !...

M. de FRANVAL, *courant aux domestiques qui sont dans l'enfoncement, les faisant entrer, leur parlant avec l'action la plus animée, d'une voix mêlée de sanglots, leur prenant les mains, leur montrant Désormes,*

Venez, mes amis!.. celui que vous voyez, cet infortuné... c'est mon fils!... ne l'accablez pas... il n'est point coupable... ayez pitié de moi... ayez pitié de lui, je vais... je cours... ô Dieu! permets qu'il en soit encore temps!

(Il sort par la porte du fond; Désormes le suit jusques dans l'enfoncement; il lui tend les bras, jusqu'à ce qu'il soit censé ne le plus appercevoir; il reste dans la pièce du fond, environné de tous les domestiques.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Pendant cet entr'Acte, le fond du Théâtre reste toujours ouvert; on voit Désarmes se promener, s'asseoir, se lever; son agitation, son désordre est extrême; les Domestiques se parlent entr'eux, se regardent, ont l'air de le plaindre.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, LOUIS.

LOUIS, *allant au-devant de Julie, qui sort de l'appartement de Clementine.*

EH bien! Julie... Mademoiselle...

JULIE.

Il ne faut pas encore désespérer de sa vie,

LOUIS.

Combien nous perdrions, si ce coup nous l'enlevait!

JULIE.

Elle a repris connaissance, et son esprit paraît plus tranquille; il semble que cette dernière crise ait rappellé sa raison; mais elle refuse tout soulagement... elle pleure, nomme Désormes; et tout-à-coup ses pleurs se sechent; elle tombe dans une rêverie profonde, et n'en sort que pour prononcer encore le nom de son amant.

LOUIS, *vivement.*

M. de Franval a couru sur les pas de M. de Sirvan; il était dans le plus grand désordre... nous nous étions

éloignés par respect ; il nous a fait approcher, et nous a dit : « Mes amis, c'est mon fils, il n'est point coupable... ne l'accablez pas... ayez pitié de moi... ayez » pitié de lui. » Il est sorti ; les pleurs baignaient son visage... nous ignorons ce que cela signifie.

JULIE.

Son fils ! Désormes, son fils !

LOUIS.

Il nous l'a dit.

JULIE.

Grand Dieu ! toucherions-nous au terme de nos maux !, Ah ! c'est Saint-Germain.

SCÈNE II.

JULIE, SAINT-GERMAIN, LOUIS.

JULIE.

Vous voilà.

SAINT-GERMAIN, *en veste de courrier, bottes aux jambes, fouet à la main.*

Oui, mon maître et M. de Franval le fils arrivent. J'ai pris les devans. Ils seront ici dans une demi-heure.

JULIE.

Depuis que vous êtes parti, il s'est passé dans ce château des choses bien étonnantes... Clémentine a pensé perdre la vie.

SAINT-GERMAIN.

O Ciel !

JULIE.

Et l'aurlez-vous jamais cru ?. Désormes..

SAINT-GERMAIN.

Eh bien !

JULIE.

Il y avait dans ce secrétaire une somme assez considérable.. et pendant la nuit il a disparu, emportant avec lui cet argent qu'il venait de recevoir.

SAINT-GERMAIN.

Comment ?

JULIE.

Tout dépose contre lui, tout le condamne, et personne ne peut douter..

SAINT-GERMAIN.

On l'accuse ?

JULIE.

On va le livrer aux mains de la Justice.

SAINT-GERMAIN.

Ah ! Dieu ! ah ! juste Dieu !

(*Il sort avec précipitation.*)

SCÈNE III.

JULIE, LOUIS

JULIE.

Que dit-il !.. où court-il !..

LOUIS.

Mademoiselle.. si M. Désormes n'était pas criminel..

JULIE.

Je ne sais plus que penser... ce que vous m'avez dit, la surprise, le cri, l'état affreux de Saint-Germain, sa fuite précipitée, tout me confond, tout accroît mon incertitude.. courons vers Clémentine.. Si Désormes est justifié, quel autre, plutôt qu'elle, a besoin d'en être informé.

(*Désormes paraît dans le fond.*)

LOUIS, *le montrant à Julie.*

Le voilà.

JULIE.

Calmez, s'il se peut, sa douleur.. encouragez-le à ne rien négliger pour sa justification.. elle nous est à tous aussi nécessaire qu'à lui-même.

(*Elle sort, et rentre chez Clémentine.*)

Désormes s'avance lentement. Il a l'air sombre il est défiguré, il lève quelquefois les yeux au ciel. Les Domestiques sont dans l'enfoncement; tous paraissent consternés.

SCÈNE IV.

DÉSORMES, LOUIS.

LOUIS, *allant à Désormes chapeau bas, et lui parlant avec autant d'intérêt que de douceur.*

M. Désormes.. Monsieur..

DESORMES.

Mon ami !.. je n'ose vous interroger.. ah ! mon ami..

LOUIS.

Parlez, ne craignez rien... ne croyez pas que je vous accuse.. Non, non, je vous ai toujours cru incapable de rien faire contre la probité.

DESORMES.

Ce n'est pas de moi dont il faut s'occuper.. ne me cachez rien.. en est-ce fait ! ai-je tout perdu ! votre maîtresse.. Mademoiselle de Sirvan.

LOUIS.

Elle vit encore.

DÉSORMES.

O Dieu ! je te rends grace !.. qu'elle me survive, et je meurs plus tranquille.

LOUIS.

Ah ! monsieur ! vous serez justifié.. le ciel ne permettra pas que vous soyez condamné sur des simples apparences. Nous vous respectons... nous vous aimons tous ; il n'est aucun de nous qui ne vous soit redevable de quelques bienfaits, et tant de bonté, tant d'humanité, ne sont pas d'un cœur fait pour une bassesse.

DÉSORMES.

Ton estime m'est bien chère.. va, je n'en suis pas indigne.. Si Clémentine n'existait pas, ton cœur serait le seul qui m'eût rendu justice.

SCÈNE V.

CLÉMENTINE, DÉSORMES, JULIE, LES DOMESTIQUES *dans la pièce du fond.*

CLÉMENTINE, *parlant à Julie. Son désordre est moins grand, sa force revient par gradation dans le courant de la scène.*

Non, non, tes conjectures ne sont pas fausses.. Non, Julie, j'en crois ton récit, et mes pressentimens.. Ah! Désormes, je vous cherchais..

DÉSORMES.

Eh quoi ! vous daignez voir encore un infortuné..

CLÉMENTINE.

Mes jours ne sont-ils pas attachés aux vôtres ! pensez-vous que je survécusse un moment au coup qui vous frapperait ! .. Mais, que m'a dit Julie !.. elle m'a parlé de M. de Franval, de votre père.. helas ! mes idées sont encore à tel point confuses.. quel rapport votre père, et M. de Franval !..

DÉSORMES.

Il est de mon destin d'être funeste à tout ce qui m'est cher.. ce père qui m'accabla si long-temps de sa haine, et qui, désabusé, m'ouvre son sein et me rend sa tendresse.. c'est M. de Franval.

CLEMENTINE, *après un instant de silence, à Julie, d'une voix éteinte, et qui fait un effort pour se ranimer.*

Il ne périra point. (*à Désormes.*) Votre sort va changer.. Un père, son fils fût il coupable, ne l'abandonna jamais, quand il put le sauver.

DESORMES.

En sera-t-il le maître ! Il a couru sur les pas de M. de Sirvan.. il ne revient pas.. les plaintes sont portées.. les indices me condamnent ; et si le ciel ne prend ma defense, je suis perdu.

CLEMENTINE, *avec la plus grande énergie.*

Non, mon cœur s'est ranimé : j'ai recouvré la raison; l'espoir vient de renaître dans mon ame.. les présages ne peuvent me tromper. L'infortune est à son terme.. le ciel vous éprouvait ; vous allez triompher.

DESORMES, *avec effroi.*

Quel bruit se fait entendre !

CLEMENTINE, *avec la plus grande explosion.*

Je vous l'ai dit ; nos malheurs sont finis.

SCÈNE VI.

M. DE SIRVAN, *arrivant d'un côté avec un Exempt ;* M. DE FRANVAL, *accourt par le milieu du Théâtre ;* VALVILLE, *botté, et son fouet à la main ;* SAINT-GERMAIN, M. DE FRANVAL, fils, *arrivent avec précipitation ;* CLÉMENTINE, JULIE, *sont à droite du Théâtre ;* DÉSORMES, *est au milieu ;* CHARLES, LOUIS, *et tous les Domestiques, remplissent le fond de la scène.*

M. de SIRVAN, *à l'Exempt, en lui montrant Désormes.*

Le voilà, monsieur, le voilà.

CLEMENTINE, *tombant dans le bras de Julie, et les mains étendues vers son père.*

Arrêtez.

DESORMES, *se jettant dans les bras de son père.*

Mon père !

M. de FRANVAL, *père.*

Qu'allez-vous faire !.. c'est mon fils.. égorgez-le dans mes bras.

M. de SIRVAN.

Son fils !

M. de FRANVAL, fils, *se précipitant l'épée à la main entre l'Exempt et son frère, qu'il couvre de son corps.*

C'est mon frère ! il n'est point coupable..

SAINT-GERMAIN, *tombant aux genoux de M. de Sirvan.*
Grand Dieu !.. au nom du ciel.. écoutez-moi..

VALVILLE, *aux pieds de son père.*
C'est moi, mon père !.. épargnez l'innocent.

M. de SIRVAN, M. de FRANVAL.

ENSEMBLE.
Que dites-vous ? Que dit-il ?

VALVILLE et SAINT-GERMAIN.
Épargnez l'innocent... C'est moi...

VALVILLE, *continuant.*
Mon père, écoutez-moi.. Désormes n'est point coupable... c'est votre fils...

M. de SIRVAN.
Mon fils !..

VALVILLE.
Oui, cette nuit, quand tout le monde reposait.. moi seul..

SAINT-GERMAIN.
Ah ! je suis plus criminel que lui !

M. de SIRVAN.
Parlez... parlez...

VALVILLE.
Hier, j'ai joué, j'ai perdu. Ma parole était engagée. Je vous crains, je ne savais pas comment m'acquitter.. J'étais au désespoir... J'ai forcé cet honnête homme, en le menaçant de ma mort, à tremper dans mon crime... vous dormiez, tout reposait ; ce bureau était ouvert, j'en ai enlevé l'argent qu'il renfermait ; je suis sorti avant quatre heures du matin, j'ai couru dégager ma parole. Je suis remonté à cheval, et j'ai été au-devant de Franval, à qui j'ai conté ma perte, mes chagrins, ma honte et mon crime.. Son amitié généreuse allait tout réparer.. j'arrive.. on m'apprend que Désormes... ah, Dieu ! l'innocent va périr, et je suis seul coupable ! mon père ! punissez-moi ; n'épargnez point un fils qui vous déshonore ; percez mon cœur que le remords déchire.... point de pitié, frappez ! je meurs en vous bénissant.

M. de SIRVAN, *après un moment de silence, produit par l'étonnement que chacun éprouve du récit de Valville.*
Malheureux ! à quoi avez-vous exposé votre père ! (*à Désormes.*) Et vous, à qui j'ai fait l'injustice la plus odieuse..

CLEMENTINE, *avec une joie tranquille.*
Ah ! je connaissais bien son cœur !

DESORMES, *éperdu.*
Monsieur.. ô mon père ! et vous Clémentine.. ma chère Clémentine !..

(*Il succombe à sa joie, et fait signe qu'il ne peut plus parler.*)

M. de FRANVAL, *père.*

Mon fils ! ce coup inattendu l'a saisi...

M. de FRANVAL, *fils.*

Mon frère, revenez à vous... c'est Franval qui vous serre dans ses bras.

M. de SIRVAN, *le pressant avec tendresse.*

Mon ami, pardonne-moi les maux que je t'ai causés.

DÉSORMES, *revenant à lui, regardant tout ce qui l'environne, appercevant Clémentine, et disant d'une voix affaiblie, mais avec un visage où se peignent tous les sentimens dont il est agité :*

Clémentine... elle me l'avait bien dit.. la voilà, mon père, la voilà, j'ai pensé lui coûter la vie.

CLÉMENTINE, *du ton le plus doux.*

Clémentine était-elle coupable ? et pourriez-vous la condamner encore ?

M. de SIRVAN.

Mes torts sont affreux !.. (*à Valville.*) Regardez l'abîme où vous m'alliez plonger. Jeune insensé ! c'est pour vous que l'honnête homme s'est vu traiter comme un vil criminel... Concevez-vous les suites terribles d'une faute qui n'est que trop commune, et dont votre âge est loin de prévoir toutes les conséquences ? Si vous voulez que je l'oublie, publiez-la... vous-même... je l'exige.. et qu'au moins votre exemple et vos remords fassent frémir et retiennent tous ceux qui seraient tentés de vous imiter... et vous, Saint-Germain, vous ! avoir eu la faiblesse...

SAINT-GERMAIN, *en pleurant.*

Je l'ai vu naître !

M. de SIRVAN.

Je ne doute point de votre probité... je vois votre douleur, et je la crois sincère... vous vous direz tout ce que je puis vous dire.

SAINT-GERMAIN, *embrassant les genoux de M. de Sirvan.*

O mon maître !

M. de SIRVAN.

Levez-vous, je vous pardonne... (*à Valville.*) Cette leçon est terrible... profitez-en...

VALVILLE.

Ah, mon père ! ah, Désormes ! rien ne peut égaler et ma honte et mon repentir, que le chagrin mortel d'avoir rendu suspecte un moment la probité de l'homme que j'estime le plus.

DÉSORMES.

C'est cependant à cette faute que votre cœur se reproche avec tant d'amertume, que je dois le bonheur d'avoir

retrouvé mon père et Clémentine... Laissons-là nos malheurs passés, il me semble que ce n'est qu'un songe.

M. de SIRVAN, *à M. de Franval, en lui montrant Désormes.*

Mon ami, je te rends ton fils.

M. de FRANVAL, *père.*

Combien je suis coupable à son égard?.. que d'injustices à réparer!

DÉSORMES.

Vous ne me haïssez plus, et tout est oublié.

M. de SIRVAN, *à Désormes.*

Je t'ai persécuté bien cruellement, mon ami!.. Clémentine te fera-t-elle oublier ma violence?

DESORMES.

Ah, monsieur!

M. de SIRVAN, *à M. de Franval, père.*

Vous m'approuvez.. (*à Franval. fils.*) Je ne crois pas vous offenser.. j'ignorais leur amour; et vous êtes trop généreux..

M. de FRANVAL, *père.*

Mon fils sait ce qu'il doit à son frère.

M. de FRANVAL, *fils.*

Dites à mon ami . . . que ce sentiment ajoute encore à celui de la nature. O mon frère! jouissez d'une félicité qui vous est si bien acquise. Mademoiselle, aimez en moi l'ami de votre époux. Je n'épargnerai rien pour mériter votre estime et sa tendresse. Rendez-vous mutuellement heureux, je le serai de votre bonheur.

DÉSORMES.

Mon frère... mes larmes vous répondent pour moi.

(*M. de Sirvan unissant Désormes et Clémentine.*)

CLEMENTINE.

Ah, Désormes!

DÉSORMES.

Clémentine, que notre sort est changé!

M. de SIRVAN.

Venez, mes chers enfans... ce jour a été terrible; qu'il soit suivi des jours les plus heureux... vous ne me quitterez point... nous vivrons ensemble... Je repararai... oui, ma tendresse vous fera tout oublier.

FIN.